

HISTORIQUE

Par PARIJANINE

L'histoire de la Révolution Russe, qui donnerait une explication satisfaisante des terribles et fameuses journées d'octobre 1917, n'existe pas encore. L'homme qui serait digne de dresser ce monument ne s'est point, jusqu'à présent, manifesté. Sa tâche sera dure, certainement. Elle lui prendra sa vie. Elle deviendra sa vie. Il confondra ses peines avec les épreuves, ses joies avec les triomphes du prolétariat et des paysans de la grande République Soviétique. L'étude des documents obscurcira ses yeux. Les émotions de la lutte revécue fatigueront son cœur. Son esprit se consumera d'avoir approché tant de pensées ardentes et tant de généreuses volontés. Mais, au déclin de ses jours, épuisé, meurtri, il saura voir la modeste valeur de son sacrifice devant une œuvre dont les héros sont tombés par milliers, dont la grandeur écrase tous les égoïsmes, dont les conséquences dépassent toutes les frontières et dont la morale crée vraiment une conscience nouvelle parmi les travailleurs du monde entier.

Notre devoir, vis-à-vis de nos lecteurs, est limité. Nous jugeons indispensable d'exposer brièvement ici quelques faits incontestés dont la mémoire permettra d'apprécier l'intérêt des documents que nous publions aujourd'hui, tous inédits en France, tous rédigés par des témoins oculaires ou, mieux, par des combattants. *Clarté* ne sait et ne veut rendre hommage à la Révolution Russe qu'en reconstituant, dans la mesure de ses moyens, quelques-uns des aspects de l'épique tableau.

On a interprété faussement les intentions du prolétariat révolutionnaire, sous les tsars comme sous Lvof et Kérensky, toutes les fois qu'on a prétendu réduire ces intentions à un changement de régime politique. Le républicanisme à la Rousseau des insurgés de décembre 1825 est parfaitement explicable si l'on tient compte des illusions individuelles, de celles d'un Ryléev par exemple: à cette époque, le prolétariat existait à peine, en Russie, et le servage existait encore. Historiquement, l'insurrection des « décembristes » apparaît comme un moyen-terme entre les révolutions de palais, à l'orientale, si fréquentes auparavant, et la propagande libératrice, non moins dangereuse et non moins féconde qu'une révolution démocratique, propagande qui amène, en 1861, l'abolition du servage.

Dès lors, les libéraux les plus agiles seront sans cesse devancés par l'évolution de la conscience populaire. Avant même que le paysan russe n'ait compris sa situation et ses intérêts, avant l'éveil du prolétariat, avant toute cohésion des masses, une révolution pour « la démocratie », pour la république parlementaire, apparaît déjà, en Russie, comme une manœuvre nécessaire, non comme un but en soi. Les intellectuels qui assument alors la direction du mouvement, les penseurs qui méditent sur les destinées du pays, les écrivains qui en dépeignent la vie intime, tous comprennent plus ou moins clairement, plus ou moins obscurément, qu'il s'agit fort peu, dans la révolution russe, d'un contrat politique entre gouvernement et citoyens. La nouvelle Russie produira une véritable renaissance sociale.

Poussés par ce sentiment, des révolutionnaires russes en cherchent la source dans le peuple même: ce sont les *narodniki* ou populistes. Des idéalistes s'engagent dans une voie plus hasardeuse, absolument fermée à l'Europe Occidentale: mystiques ou positivistes, ils s'écartent de la tradition de 1789 pour explorer la tradition nationale et y trouver les éléments régénérateurs non seulement du monde russe, mais de la chrétienté ou de l'humanité entière. Qu'on se le dise bien, Dostoïevsky n'est intelligible qu'à ceux qui veulent et peuvent suivre sa pensée ainsi « orientée ». Qu'on se le rappelle aussi, Tolstoï, que la réaction même dénonce aujourd'hui comme un précurseur du bolchévisme, Tolstoï ne fut jamais dupe de l'idéologie républicaine, du préjugé démocratique. Il voulut être un réformateur. Il n'y a point trace, en lui, de réformisme.

Lorsque la révolution de 1905 éclate, il existe en Russie un prolétariat relativement conscient et une social-démocratie organisée. La doctrine marxiste subit alors la critique des faits et, dans une certaine mesure, la critique des masses qui accèdent pour la première fois, du droit de l'expérience, au moyen des réunions et de la presse, à la discussion. La théorie de la révolution sociale, interprétée par les deux frac-

tions du grand Parti (*bolchéviki* et *menchéviki*), se décompose et se recompose suivant des circonstances particulières au pays, en raison de besoins spéciaux, conformément à l'esprit original et aux passions du peuple russe. Elle acquiert, sous le feu des troupes gouvernementales, dans l'anarchie des petites guerres et des jacqueries, dans l'ordre imposant des grèves générales, une autorité nouvelle, un caractère spécifique dont les traits essentiels n'ont reçu leur exacte définition que beaucoup plus tard, au moment où le marxisme devenait le communisme et l'internationalisme de « la III^e ».

En 1905, les apôtres de la social-démocratie vivaient encore leur jeunesse et digéraient leurs lectures. Ils se complaisaient aux formules abstraites et aux motions de principe. Ils connurent, soudain, la responsabilité d'un immense pouvoir, la responsabilité du pain et du sang. Ils entraient en étudiants, en intellectuels, dans l'action révolutionnaire. Ceux qui échappèrent aux premières victoires et à la dernière défaite devaient être, désormais, des chefs.

Il serait injuste et vain d'omettre le souvenir des socialistes-révolutionnaires dont l'autorité fut grande alors, le dévouement inlassable, la témérité héroïque. Il était impossible, en ce temps-là, de prévoir les destinées de ce parti. S'il ne sortait directement du sol de la Russie paysanne, il y cherchait du moins son aliment, il y pouvait grandir et monter très haut. Il est tombé. On s'étonne même de ne plus l'apercevoir dans son abaissement. Les revirements qui l'ont précipité là sont d'abord inconcevables. Il faut se rappeler qu'il tira ses forces d'une classe ignorante, inconsciente, désunie, qui souffrait sans espoir et se révoltait sans comprendre la portée de ses violences: de l'anarchique société paysanne. Le parti socialiste-révolutionnaire vécut de terrorisme individuel et de conquêtes partielles. Il manqua de méthode. L'ordre, en somme, ne fut pas son idéal. Or, il est fatal qu'un groupement, en « s'assagissant », en vieillissant, cherche une loi de vie, un système de pensée. L'incertaine doctrine du socialisme-révolutionnaire conduisit ses partisans... à peu de distance. Ils trouvèrent, en 1917, l'ordre dont leurs vieux esprits avaient manqué jusque-là, l'ordre de la démocratie bourgeoise et l'idéal peu compliqué d'un parlement. Ils crurent la révolution terminée par un ministère d'avocats et de financiers, par la guerre « nationale », « patriotique », et enfin par une Assemblée Constituante. Au moment où ils pensaient ainsi, la Russie paysanne se soulevait — le pays cherchait dans une défaite matérielle la plus grande des victoires morales que le monde ait connues, — les pauvres attendaient au pouvoir. Au-dessous de l'impuissance, il n'y a qu'un degré: le déshonneur. Le parti socialiste-révolutionnaire y tomba en octobre 1917: il eut des orateurs parmi les phraseurs du *Comité de Sécurité Publique*; il eut des officiers parmi les chefs qui ordonnèrent de fusiller les gardes-rouges prisonniers dans les cours du Kremlin; il eut des associés dans toutes les aventures contre-révolutionnaires; il a une émigration subventionnée par la bourgeoisie européenne...

A l'exception de la social-démocratie et du socialisme-révolutionnaire, il n'y a point de forces créatrices en 1905. On ne voit, plus loin, que des forces de récupération, — capitalistes, bourgeois, petits-bourgeois et intellectuels. Il faut avoir vécu en Russie pour comprendre ce que ce terme signifie. Il s'agit ici de forces qui exploitent avec d'énormes bénéfices une situation créée par le prolétariat révolutionnaire, de forces qui gagnent le maximum sans avoir risqué un minimum, qui utilisent un minimum de liberté démocratique et obtiennent un maximum de profit matériel. Ce sont les libéraux, les cadets (constitutionnels-démocrates, en russe: k.-d.) les octobristes (qui déclarent suffisantes les promesses octroyées par le Manifeste impérial du 17 octobre 1905). Douze ans de l'histoire de Russie (de 1905 à 1917) démontrent dans quelles conditions la bourgeoisie conçoit la liberté, quels avantages lui suffisent, quel ordre elle prétend imposer au travailleur.

Pour expliquer les aventures et le dénouement de 1917, il faut définir les volontés de la classe révolutionnaire et montrer les illusions des classes dirigeantes.

Or, les volontés du prolétariat, des paysans et de l'armée, qui firent la révolution, sont nettement exprimées:

La classe ouvrière prétend contrôler la production et